

## La vie est-elle une maladie ?

On connaît les dernières paroles de Socrate : « Criton, à Asklèpios nous sommes redevables d'un coq ! Vous autres, acquittez ma dette ! N'y manquez pas ! » Pourquoi Socrate mourant s'est-il senti ce devoir urgent envers Asklèpios-Esculape, le dieu de la médecine ? La tradition occidentale a beaucoup tourné autour de ces quelques lignes du *Phédon* (118a), mais ce fut, depuis le néoplatonisme, pour répéter toujours la même chose : l'offrande du coq à Asklèpios permet la guérison de ce dont l'âme a souffert durant la *genesis* (le devenir, le temps). On a une version presque comique de cette interprétation de la demande socratique chez Lamartine : « Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie ! Ils m'ont guéri ! – De quoi ? dit Cébès. – De la vie. » Même Nietzsche trouve la dernière parole de Socrate à la fois « risible et terrible », parce qu'elle signifie d'après lui : « Ô Criton, la vie est une maladie. »

Léon Robin lui-même (le traducteur des *Œuvres* de Platon dans la *Pléiade* à qui j'emprunte la version française) pense que le coq promis se rapporte à un vœu que Socrate aurait fait « dans une circonstance déterminée » (d'où « ma dette » dans la traduction, alors que le texte ne donne pas de possessif). De vœu en vœu, Socrate remercierait le dieu guérisseur « qui a enfin réalisé ce qui a été le vœu de toute la vie du philosophe » – à savoir, prétendument, de libérer l'âme du corps. Socrate aurait-il à ce point méprisé la vie ? Pourtant il dit bien à ses amis, au moment des derniers adieux, être persuadé que « là-bas, non moins qu'ici, je rencontrerai de bons maîtres comme de bons camarades » (*Phédon* 69d-e). « Non moins qu'ici »...

Après Georges Dumézil, qui fut le premier à essayer de tordre le cou à la légende tenace selon laquelle Socrate tenait la vie d'ici pour une maladie (« ... *Le Moine noir en gris dedans Varennes* », Gallimard, 1984), Michel Foucault se saisit de la question dans une leçon de son ultime cours, publié en 2009 (*Le Courage de la vérité*, Gallimard-Seuil). Selon lui, la guérison pour laquelle reconnaissance est due est celle d'une opinion mauvaise sur la propre façon de vivre de Socrate – tâche à vrai dire incessamment reprise et qui requiert tous les soins. Avoir reçu le courage de ne pas se laisser séduire par de fausses bonnes idées, cela mérite bien le sacrifice d'un coq !

Pendant plus de vingt siècles on aurait donc accepté l'idée que la vie est une maladie, ou du moins trouvé plausible que Socrate ait eu cette idée. Bien entendu, cette même idée a aussi fait son chemin à travers le christianisme, la pastorale et la spiritualité empruntant certains schémas de la philosophie grecque devenus lieux communs. Les saints soupirant après la mort libératrice nous laissent aujourd'hui un malaise. Mais la mort refusée comme un échec, la fin de toute espérance, elle aussi nous pèse lourdement. Or l'enjeu de l'une et l'autre attitude ne se présente pas seulement face à l'agonie : la « dialectique » du refus de la mort et du consentement à elle est présente à tout moment de la vie. Jusqu'au bout, Paul Ricœur nous en a donné le témoignage (voir les beaux textes d'Olivier Abel et Gilbert Vincent dans *Soins et spiritualités*, sous la dir. de D. Frey et K. Lehmkuhler, PUS, 2009).

Pour se guider dans cette dialectique, ni l'appétit de vivre ni le mépris de la mort ne suffisent ; il faut encore – leçon socratique s'il en est – se soucier de soi, ce qui ne vient pas spontanément. D'où l'offrande à ne pas oublier car, Foucault le précise, et les moralistes, les spirituels et les pasteurs peuvent en faire leur miel : les derniers mots de Socrate ne renvoient pas seulement au « souci que les hommes doivent avoir d'eux-mêmes », mais au « souci que les dieux ont des hommes pour qu'ils aient souci d'eux-mêmes ».

### Sommaire

Editorial	1
L'ASTIM, cousine italienne de l'ATEM	2
Hommage au Père J.-Y. Calvez	3
Publication	3
Colloque de Lyon	4

### Association de théologiens pour l'étude de la morale

Président : Éric Gaziaux, Faculté de théologie, Grand-Place, 45, B-1348 Louvain-la-Neuve

Vice-président(e)s : Marie-Jo Thiel, Faculté de théologie catholique, Place de l'Université, 9, F-67084 Strasbourg  
Alain Thomasset, 128, rue Blomet F - 75015 Paris

Trésorière : Fabienne Daull, 36, avenue Berthelot F - 69007 Lyon

Secrétaire : Karsten Lehmkuhler, Faculté de théologie protestante, Place de l'Université, 9 F - 67084 Strasbourg

Siège social : Bibliothèque du Saulchoir, 43bis rue de la Glacière F-75013 Paris

Site web : [www.ethiaue-atem.org](http://www.ethiaue-atem.org)

## L'ATEM et l'ATISM, des cousines qui se connaissent peu

La francophonie est une réalité vaste et complexe, mais elle existe ! L'ATEM en a fait un peu l'expérience lors du congrès tenu à Québec, pendant lequel nous avons rencontré des collègues qu'on lit parfois mais qu'on rencontre assez rarement. La francophonie, si elle veut se développer à l'avenir, doit cultiver des relations étroites avec les réalités latines qui l'entourent : l'italophonie et les pays de langue et culture espagnole et portugaise qui l'entourent.

En tant que membres de l'ATEM nous sommes fiers, et à juste raison, de quelques spécificités qui nous caractérisent : nous sommes une association interconfessionnelle, même si le nombre des catholiques est prédominant, au moins en quantité. Nous sommes multinationaux, car à côté de la France nous avons parmi nous des membres provenant de Belgique et du Luxembourg, de Suisse ainsi que du Québec.

L'ATISM, la cousine que j'aimerais présenter brièvement ici, n'a pas à première vue ces mêmes attributs, mais elle travaille dans le même esprit. Elle porte un grand intérêt à l'œcuménisme : elle a consacré à ce thème une session pour l'Italie du Nord et elle invite régulièrement à ses travaux des théologien(ne)s de l'Église « vaudoise » (*Chiesa valdese* à ne pas confondre avec le Canton de Vaud). L'Italie reste quand même encore un pays monoconfessionnel, marqué fortement par le catholicisme et par le fait que la Papauté réside à Rome. L'ouverture à la réalité européenne est en tout non seulement présente, mais elle est cultivée avec passion. Son actuel président, Karl Golser, est devenu évêque de Brixen-Bressanone l'année passée, mais il maintient son rôle de président de l'ATISM jusqu'à cet été 2010. Ainsi, par le biais de sa personne, la sensibilité de langue allemande, parlée justement avec le « ladin » au Tyrol méridional, peut se manifester aussi dans les travaux de l'ATISM. Ces derniers ont un lieu privilégié, mais non exclusif, pour se manifester : la *Rivista di teologia morale* (RTM) qui sort à Bologne par les soins des *Edizioni Dehoniane*.

La RTM vient de fêter ses 40 ans d'existence en organisant au mois de mars 2010 une rencontre internationale dédiée à un bilan de l'éthique théologique de ces dernières décennies. La publication des interventions faites pendant cette rencontre paraîtra sous peu, et dans la même revue.

Si l'on regarde les contributions qui ont paru dans la RTM pendant ces dernières années, on peut sans doute constater un *changement de génération*. La génération qui a accompagné et suivi le Concile Vatican II est en train d'entrer dans le grand âge. Ceux et celles qui suivent manifestent une autre sensibilité ainsi qu'une autre approche des problématiques éthiques. Il faut saluer avec plaisir le fait que le nombre de femmes impliquées dans le travail de réflexion éthico-théologique a sensiblement augmenté. La même chose vaut aussi pour des personnes qui nous viennent de disciplines dites « dures », comme la médecine ou la biologie.

Il ne faut pas non plus cacher quelques aspects négatifs qui caractérisent ces dernières années (mon lieu d'observation n'est évidemment pas neutre : j'appartiens à plein titre à la génération des « *oldies* ») : j'ai l'impression que l'interaction entre philosophes et théologien(ne)s tend à diminuer et qu'elle arrive quelquefois même à des formes d'indifférence réciproque.

Les contacts internationaux ont été toujours cultivés, mais à la faveur du monde de langue et culture allemande, ainsi qu'avec le vaste monde anglo-saxon. La solidarité latine semble devenir pâle, à cause aussi du fait que le français ne semble plus constituer une sorte de « *koiné* » en Europe.

Il nous faudra donc faire un effort dans l'intensification des contacts réciproques. Nous avons des bons instruments pour cela : RETHM d'une part et la RTM de l'autre. On pourrait élargir cette collaboration à la revue de langue espagnole *Moralia* qui sort à Madrid.

C'est un appel à mes ami(e)s de Bologna, de Paris et de Madrid, ainsi qu'à moi-même en vue d'une première tentative. Affaire à suivre....

### Jean-Yves Calvez (1927-2010), infatigable porteur de la question sociale

Le 11 janvier dernier, Jean-Yves Calvez nous a quittés. Cet homme fraternel qui se faisait l'ami de tout interlocuteur, était pour beaucoup d'entre nous un compagnon de route et un modèle de disponibilité pour son inépuisable énergie mise au service de l'Eglise. Il fut l'un de ceux qui contribua avec le plus d'ardeur à élaborer et à diffuser l'enseignement social de l'Eglise, pour discerner à la lumière de l'Évangile les défis économiques et sociaux de notre temps. Voyageur infatigable, ce breton a parcouru de nombreux pays pour y enseigner, faire des conférences et entrer en dialogue avec les hommes de toute culture et de toute religion, animés du souci de l'humain et du développement des peuples.

Très jeune, il entre dans un dialogue exigeant avec les tenants du socialisme marxiste. Son premier livre, paru en 1953, est une étude sur le droit en URSS et son ouvrage sur *la pensée de Karl Marx*, écrit à l'âge de 28 ans reste jusqu'à aujourd'hui une référence obligée. Il fut longtemps conseillé dans les cellules du parti ! Mais le même souci du lien social et du respect de l'homme l'invite aussi à une interrogation constante vis-à-vis du libéralisme économique et de la confiance aveugle laissée au pilotage des marchés. Rien ne lui rechignait plus que l'abandon de la responsabilité personnelle. Et s'il défendait avec ardeur la liberté, y compris économique, c'était pour la réclamer au profit de tous, et notamment le tiers-monde. Il contribua ainsi à la réflexion des évêques américains sur l'économie et leur insistance sur la participation (*Justice économique pour tous*) dont il présenta la traduction française en 1988. Ses nombreux enseignements et conférences tant au Centre Sèvres, à l'Institut Catholique de Paris ou à Sciences-Po, que dans le monde (en Argentine, au Pérou, aux USA, en Russie, en Afrique, en Asie... la liste des pays où il ne s'est jamais rendu serait plus courte) reflétaient ce mélange constant de rigueur intellectuelle et de dialogue ouvert, dans le souci du développement (un mot qu'il chérissait) de l'homme et des peuples, de la défense du respect de la dignité humaine.

Ces réflexions de fond l'amènent vite à s'intéresser à l'enseignement social de l'Eglise dont il fut l'un des plus grands artisans et commentateurs. On se souvient de « Eglise et société économique, l'enseignement social des papes », publié en 1961 avec Jacques Perrin. Durant le Concile, il fut l'un des rédacteurs de *Gaudium et Spes* aux côtés de Mgr Hubertmann. Et durant toute sa vie, il ne cesse de participer aux lieux où cette pensée sociale s'élabore, non seulement à Rome ou auprès des évêques, mais aussi dans les forums où la réflexion se confronte à l'expérience des chrétiens engagés dans la vie économique et sociale, que ce soit au Ceras (en quelque sorte son port d'attache), ou aux Semaines sociales de France, à la fondation Rodhain, à l'association internationale des sciences politiques, à la revue *Etudes*, à *Projet*, etc. Fin 2009 encore, il dirige pour le Ceras, la dernière édition rassemblant « Le discours social de l'Eglise » (Bayard).

L'horizon large de ses domaines de compétence (philosophie, histoire, théologie, sciences sociales) était aussi alimenté de ses innombrables contacts lors de ses déplacements dans le monde où il avait noué de nombreuses et fidèles amitiés, mais également en France où il ne refusait pas de venir parler dans des paroisses, des lycées, des groupes de travail. Mais il faut aussi souligner l'importance des quelques quinze années où il fut l'Assistant du Père Arrupe, le supérieur général des Jésuites. Avec lui, il contribua à animer ses compagnons jésuites à vivre le lien vital entre « la défense de la foi et la promotion de la justice », selon les termes du décret de la 32<sup>e</sup> Congrégation générale de la Compagnie de Jésus, à la préparation de laquelle il participa activement.

Foi et justice est sans doute une bonne manière de redire un élément essentiel de la vie de Jean-Yves Calvez, qui dernièrement encore s'était lancé dans une fresque historique des « Chrétiens penseurs du social » (3 tomes au Cerf). Par là, disait-il, il voulait montrer la fécondité de l'Évangile pour inspirer une pensée originale et libre au sujet de ce grand sujet qu'est le « social ». Foi et justice, mais aussi amour et vérité. Jean-Yves nous a appris la rigueur dans la bienveillance, et le souci de l'accueil fraternel sans omettre l'exigence du dialogue. Il nous a aussi transmis son amour de l'Eglise et des Eglises au service du monde.

Alain THOMASSET, s.j.

### Publication

Philippe Bordeyne, *Éthique du mariage. La vocation sociale de l'amour*, Coll. Théologie à l'Université, DDB, Paris, 286 p., 22 €.

**Le pouvoir de guérir, reconnaissance et régulation : colloque de Lyon, 30 août-1 septembre 2010**

La fin de l'été donnera comme chaque année aux théologiens moralistes francophones la joie d'abrégier un peu leurs vacances afin de se confronter ensemble à une question éthique importante pour aujourd'hui. Cette année, l'ATEM a confié le soin de préparer son colloque au Centre Interdisciplinaire d'Éthique de l'université catholique de Lyon, qui s'engage dans un nouveau chantier de recherche sur les *quêtes contemporaines de guérison*. Nous sommes en effet confrontés à une situation paradoxale : alors que la médecine n'a jamais été aussi efficace, on voit pourtant se développer dans les sociétés occidentales une multitude de propositions thérapeutiques non médicales. Leur développement dans ce contexte d'efficacité médicale, et le fait que bien souvent les patients aient recours à plusieurs démarches thérapeutiques en même temps, invalide l'idée selon laquelle ces thérapeutiques non-médicales seraient simplement une réponse aux échecs de la médecine. Il semble plus fécond de les envisager comme des formes de prise en charge de ce qui n'est pas du registre médical dans la demande des patients.

Ce qui est recherché dans une demande de prise en charge thérapeutique, au delà de l'efficacité proprement dite, ce sont aussi les clefs de lecture et d'interprétation de l'expérience. Ceci constitue un besoin latent dans la demande de soulagement, une demande implicite, pas toujours exprimée ; un besoin d'établir du lien autour de la souffrance et de la maladie, de la situer dans le récit global d'une vie, de l'intégrer dans les événements, de reconnaître la part de l'imaginaire. C'est pourquoi la présence aux côtés des médecins de propositions thérapeutiques complémentaires peut être regardée non comme une concurrence, ni comme une exploitation scandaleuse de la crédulité des patients, mais comme une forme de traitement, ou au moins de prise en charge, d'un certain nombre de questions et de besoins auxquels ni la médecine, ni la psychologie ne peuvent répondre seules.

L'évocation de ce contexte doit être complétée par la constatation que dans certaines communautés chrétiennes, de diverses confessions, en Europe, mais plus encore sur d'autres continents, la question de la guérison est au cœur de la pastorale et de la vie spirituelle. S'appuyant sur les récits évangéliques de guérison, de nombreux croyants voient un lien nécessaire entre la foi et la survenue de la guérison, entre la suite du Christ et le combat contre la maladie par les armes de la prière plus que par celles de la médecine. Ici encore, on ne peut se contenter d'une interprétation rapide qui pose sur ces réalités les étiquettes du fondamentalisme ou de la religion populaire. Il nous faut bien essayer de comprendre un peu pourquoi dans un contexte de modernité, on peut remplir des stades avec des soirées de prière.

Dans ce champ immense et complexe de la quête de guérison et de la reconnaissance par des communautés humaines d'un pouvoir de guérir chez certains de leurs membres, deux grands registres de questions éthiques se présentent. D'une part, *les modalités de la reconnaissance de ce pouvoir de guérir* : qui le reconnaît, sur quels fondements, selon quelles procédures ? Selon les situations, les communautés, les cultures, la reconnaissance repose sur le témoignage, sur des institutions, sur des arguments rationnels ou sur des procédures initiatiques : des questions éthiques peuvent ainsi être posées à toutes sortes de pratiques, renouvelant ainsi les interpellations classiques des pratiques marginales au nom de la rationalité scientifique. Qui reconnaît ce pouvoir et sur quels fondements ? Cette reconnaissance peut-elle être questionnée, remise en cause ? Il peut être fécond de se poser ce genre de questions à la façon de F. Laplantine dans son maître livre *Anthropologie de la maladie*, Paris, Payot, 1986, c'est-à-dire en appliquant les mêmes grilles d'analyse anthropologique et éthique à tous les thérapeutes, qu'ils soient praticiens de la médecine occidentale ou d'une autre forme de thérapeutique.

L'autre registre éthique est celui de *la régulation du pouvoir de guérir* : que le thérapeute soit chamane ou chirurgien, en effet, l'éthicien souhaite le questionner sur les modes de régulation de son autorité, sur les formes de contre-pouvoir, d'interpellation par des pairs etc... On pourrait rêver que les diverses pratiques thérapeutiques qui proposent leurs services aux malades d'aujourd'hui, au lieu de s'accuser mutuellement d'inefficacité ou d'inhumanité, reconnaissent qu'elles exercent toutes un pouvoir sur l'être humain et qu'elles peuvent s'interpeller de manière plus féconde dans le registre de l'éthique que dans celui de la rationalité, car contrairement à celle-ci, l'éthique ne peut être revendiquée par aucune discipline comme étant son fondement propre.

Le colloque de Lyon proposera une approche interdisciplinaire de cette problématique en croisant les approches médicales, anthropologiques et théologiques, en faisant appel à des témoins venant d'autres cultures, et en permettant aux participants de goûter aux spécialités lyonnaises : non pas tant la gastronomie, bien sûr, que la patristique et la sémiotique...

Vous trouverez ci-joint le programme du colloque et le bulletin d'inscription. Nous vous attendons avec joie.

Jean Marie GUEULLETTE, o.p.